

Au physique, c'était un homme ordinaire et un notaire semblable à la plupart des notaires, sans barbe, décentement chauve, portant lunettes à branches d'or, cravate blanche, redingote noire.

L'ensemble des traits, assez insignifiants, révélait une certaine bonhomie, mêlée de finesse, et le front un peu étroit et très bombé annonçait l'entêtement ou, si l'on préfère, la persistance dans les idées.

Du reste, Me Ferté passait pour l'homme le plus honnête et le plus scrupuleux de sa corporation, et inspirait à tous une estime et une confiance absolument légitimes.

Or, ce soir-là du mois de juin 1880, Me Ferté, tout en feuilletant les pièces étalées devant lui, tout en prenant au crayon des notes rapides, ne paraissait pas jouir de toute sa placidité habituelle.

A chaque instant, il levait la tête et regardait la pendule Louis XIV placée sur une haute cheminée en face de son bureau.

— Dix heures et demie déjà ! murmura-t-il. Je ne puis pourtant pas l'attendre jusqu'à demain matin.

Au même moment, le timbre de la porte d'entrée résonna d'un coup sec, lequel se confondit presque avec la note sourde de la demie frappée par l'immense pendule.

Le notaire déposa vivement son crayon et tendit l'oreille.

— Si c'était lui ! se dit-il.

III.

C'était lui ! La porte s'ouvrit, sous la main discrète d'un domestique solennel et vêtu de noir à l'instar de son maître, et le comte Gérard de Noiville entra, pendant que le domestique se retirait sans bruit.

— Enfin, c'est donc vous, mon cher comte ! s'écria Me Ferté en lui tendant la main par dessus son vaste bureau. Je commençais à désespérer de vous voir aujourd'hui.

— Excusez-moi, mon cher monsieur Ferté, répliqua le comte, mais j'étais allé à la campagne, et je n'ai trouvé votre lettre à mon hôtel que tout à l'heure. Sans perdre une minute, j'ai fait atteler et me voici.

Le nouveau venu justifiait assez ce qu'en avait dit Julie Verdier.

C'était un homme maigre, mal bâti, ayant les membres trop longs et le buste trop carré. Son visage n'était pas laid, à proprement parler, mais plutôt peu sympathique, et sans autre expression, au repos, qu'un air général de maussaderie ou de moquerie froide.

Il avait le teint bilieux, les traits assez réguliers, mais sans finesse ni distinction.

Les cheveux, châtons, n'avaient aucun éclat et semblaient déteints, ainsi que sa barbe rare et courte ; et ses yeux, de cette couleur indécise qui n'est ni le brun, ni le jaune, yeux sans regard et sans flamme.

Quant à l'âge, trente ans à peine ; mais l'expression vieillotte, taquine et revenue de tout, d'un homme qui, d'ailleurs, n'était allé nulle part.

— Vous êtes un modèle d'exactitude et d'empressement. Et c'est à moi de m'excuser du dérangement que je vous cause, répondit le notaire ; mais j'avais une double communication à vous faire, qui ne supportait pas de retard, Veuillez donc vous asseoir.

Le comte prit un fauteuil, et, s'approchant du bureau, s'y installa commodément.

— Mon cher comte, reprit le notaire, êtes-vous toujours dans l'intention d'épouser ma pupille, mademoiselle Jeanne d'Esparre ?

— Ah ! ah ! c'est de cela qu'il s'agit ? Vous me connaissez. Jamais je ne change d'avis.

— Ainsi...

— Ainsi, je désire toujours épouser votre pupille, et, si cela ne dépend que de moi, vous pouvez fixer le jour du mariage. Le plus proche sera le mieux.

— Bien ! fit le notaire. C'est justement à ce sujet que je désire vous entretenir.

Il prit un temps pour donner plus d'importance à ce qu'il allait ajouter.

— L'obstacle qui s'opposait au prompt accomplissement de ce mariage n'existe plus.

Le comte dressa la tête d'un air satisfait.

— Enfin ! s'écria-t-il. Cela veut dire que vous avez trouvé.

— J'ai retrouvé la personne que je faisais rechercher. Les deux agents que j'avais chargés de cette recherche ont fini par la découvrir, et, ce matin, à neuf heures précises, la jeune personne s'est présentée elle-même, munie de papiers en règle, tels que son acte de naissance et l'acte de décès de sa mère.

— Voilà qui est excellent, reprit Gérard de Noiville. Je commençais à me lasser de cette longue attente.

— Ceci, c'est la première partie de la communication que je devais vous faire, et la plus agréable.

— La seconde partie est déplaisante ?

— Hum ! nous verrons cela tout à l'heure. Commençons par le commencement.

Or, le commencement c'est que la personne en question étant retrouvée, les clauses du testament du comte d'Esparre, le père de Jeanne, peuvent recevoir leur exécution, et que rien de ce côté ne s'oppose plus au mariage de ma pupille.

— Clauses assez bizarres autant que j'en ai pu juger par le peu que vous m'avez dit à ce sujet, et qui démontrent surabondamment que le comte d'Esparre avait un cerveau fort mal équilibré.

Me Ferté huma une seconde prise.

— Ces clauses, reprit-il, quelles qu'elles soient, il est de mon devoir d'en assurer l'exécution.

Aussi, quelles qu'elles soient je les accepte, et, par conséquent, rien n'empêchera que nous procédions enfin à la cérémonie civile et religieuse qui doit m'unir à votre charmante pupille. Fixons le jour.

— Je ne demande pas mieux, répondit Me Ferté, dont le front s'assombrit, néanmoins, quelque peu, et je suis enchanté de cet empressement de votre part, qui me prouve combien vous tenez à cette union, et qui m'assure que Jeanne sera fort heureuse avec vous.

— On ne peut plus heureuse, comme toute femme que j'épouserai.

— Mais vous l'aimez ? demanda Me Ferté, avec une légère nuance d'inquiétude.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais jamais rencontré une jeune personne qui me convient autant à tous égards ; au point de vue de l'âge, de la beauté, de l'éducation, de la fortune et de la naissance. Car les d'Esparre sont une des plus vieilles familles de France, et je tenais beaucoup à ne point me mésallier.